

Julie Sibony

La tueuse à gages et la traductrice

C'est la première fois qu'on me propose d'animer un atelier de traduction, et j'avoue que j'ai un peu hésité avant d'accepter, intimidée que j'étais à l'idée de faire la classe à des collègues bien plus chevronnés que moi. Et puis on m'a dit, tu sais, le principe d'un atelier c'est de faire travailler les autres ; moins tu intervies, mieux c'est. Faire travailler les autres ? Ah oui, tiens, bonne idée. Pour être plus à l'aise, j'ai quand même choisi un extrait d'un roman que j'avais traduit il y a quelques années : *Certain Pray*, de l'Américain John Sandford, paru en 1999 pour la version originale, et en 2001 pour la traduction chez Belfond sous le titre *Une proie certaine*. Ce roman est le dixième de la série des « Proies », on y retrouve le célèbre flic de Minneapolis Lucas Davenport, qui va cette fois être confronté à une tueuse à gages aussi rusée qu'impitoyable. Après avoir feuilleté le livre en long et en large pour sélectionner un passage adéquat, j'ai finalement opté pour les premiers paragraphes du roman, non par facilité mais parce qu'en l'occurrence cet incipit me semblait réunir quelques-uns des problèmes caractéristiques du polar américain.

En amuse-gueule, la première phrase nous a retenus un certain temps avec sa construction si fluide en anglais qui menaçait lourdeur en français : « Of the three unluckiest days in Barbara Allen's life, the first was the day Clara Rinker was raped [...] ». La solution dépend beaucoup du mot que l'on va choisir pour « unlucky ». Un chouia de contexte aval s'impose : le deuxième de ces trois « unluckiest days » sera celui où une puissante avocate de Minneapolis va s'amouracher du mari de Barbara... au point de passer un contrat sur la tête de cette embarrassante rivale. Et le troisième, celui où Barbara va recevoir sept balles de 22 dans la tempe. Donc on fait

difficilement plus « unlucky », comme jour. Une difficulté supplémentaire tient au fait que le premier de ces trois jours ne concerne Barbara que de façon indirecte : Clara Rinker se fait violer, suite à quoi elle va devenir tueuse à gages, celle-là même qui scellera le destin de Barbara des années plus tard. Ce qui élimine d'office toutes les solutions du genre : « le jour le plus pénible dans la vie de Barbara Allen » (car le jour où Clara s'est fait violer ne fut pas particulièrement pénible pour Barbara). Après avoir laissé gamberger mes petits camarades suffisamment longtemps, je leur soufflai la solution que j'avais adoptée : « Le premier des trois jours les plus funestes dans la vie de Barbara Allen fut celui où Clara Rinker se fit violer [...] ».

La suite du premier paragraphe plante le décor. Nous sommes en périphérie de la ville de Saint Louis, et le contexte est résolument américain : « Clara Rinker was raped behind a St. Louis nudie bar called Zanadu, which was located west of the city in a dusty checkerboard of truck terminals, warehouses and light assembly plants ». Hésitations autour de « nudie bar » : « bar à hôtesse » est jugé trop français, on propose au choix « bar topless » pour ceux qui n'ont pas peur des anglicismes, « boîte de strip » ou « bar à strip-tease ». Ce « dusty checkerboard » est lui aussi assez difficile à rendre : un alignement, un quadrillage, une enfilade ? Et si on escamotait le problème ? Un quartier miteux, une banlieue grisâtre ? Mais on retombe sur la question de la francisation : quartier comme banlieue ne nous semblent pas correspondre à la réalité urbaine américaine. Françoise Cartano suggère une solution radicale : « dans la poussière où s'imbriquaient... » Où s'imbriquaient quoi, d'ailleurs ? Des terminaux, des dépôts, des hangars ? Et ces « light assembly plants » ? Après nous être demandé une seconde s'il pouvait s'agir d'usines de luminaires, nous optons pour une formulation passe-partout : « ateliers de montage ».

Nous voilà mûrs pour nous attaquer au fatidique jeu de mots de ce premier paragraphe : « Zanadu, as its chrome-yellow I-70 billboard proclaimed, was E-Z On, E-Z Off. The same was not true of Clara Rinker, despite what Zanadu's customers thought ». Je passe sur l'éternelle question de la traduction des noms de route ; chacun a sa façon de traduire « I-70 » : la 70, la I-70, la nationale, l'autoroute... Après un brin de *brainstorming* collectif, nous supposons que l'enseigne E-Z On, E-Z Off signifie que le Zanadu est facilement accessible depuis la I-70 : juste un petit crochet et on y est. Il faut trouver une formule qui puisse également s'appliquer à Clara Rinker... « Entrée libre », « Libre-service » ? À l'unanimité, nous votons pour « Accès facile ». Puis : « On ne pouvait pas en dire autant / Ce n'était pas le cas de Clara Rinker, contrairement à l'idée que s'en faisaient les clients du bar. »

S'ensuit la description physique de Clara Rinker, avec cette faculté qu'a l'anglais d'accumuler les adjectifs les uns à la suite des autres : « She had bottle-blond hair that showed darker roots, and a body that looked wonderful in V-necked, red-polka-dotted, thin cotton dresses from Kmart ». Enfin, tout aussi caractéristiques du polar, les petites phrases qui claquent avec un effet de concision que le français a bien du mal à égaler : « Rinker had taken up nude dancing because she could. It was that, fuck for money or go hungry ». Proposition de l'atelier : Rinker avait pris un boulot de strip-teaseuse / s'était retrouvée strip-teaseuse parce qu'elle avait le physique pour / parce que c'était dans ses cordes. C'était soit ça, soit vendre son corps pour de l'argent / baiser pour le fric ou bien crever de faim / crever la dalle.

J'avais prévu un deuxième passage à soumettre aux participants, mais j'avais oublié à quel point on prend du plaisir à chipoter quand on est entre nous et qu'on peut se permettre de passer deux heures sur vingt petites lignes...